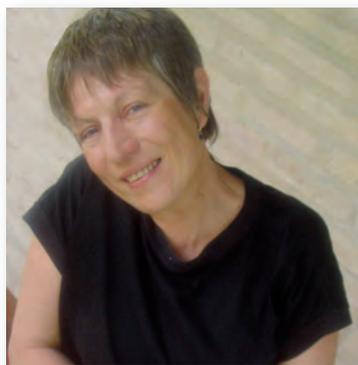


Discours de María Teresa Andruetto Lauréate du Prix Hans Christian Andersen 2012

Le Prix Hans Christian Andersen 2012 a été remis, pour l'ensemble de leur œuvre, au très célèbre illustrateur américain d'origine tchèque Peter Sís, ainsi qu'à la romancière argentine Maria-Teresa Andruetto, une auteure beaucoup moins connue puisqu'aucun de ses livres n'a été traduit en français. Elle nous a autorisés à publier le discours qu'elle a prononcé à cette occasion et qui donne quelques clés pour entrer dans son œuvre.



↑
María Teresa Andruetto
Lauréate du Prix Hans Christian Andersen
2012

Au Président, au secrétariat, au Comité exécutif d'IBBY et à l'esprit de sa fondatrice, Jella Lepman,

À l'honorable Jury de ce prix et à sa présidente, María Jesús Gil

À l'ambassatrice de mon pays au Royaume-Uni,

Aux membres d'IBBY Royaume-Uni, responsables de ce congrès,

Aux représentants des délégations d'IBBY ici présents,

À l'Asociación de Literatura Infantil y Juvenil Argentina, que je remercie d'avoir proposé ma candidature pour représenter mon pays,

À mon compagnon de prix, l'illustrateur Peter Sís,

Aux délégations latino-américaines et à leurs efforts pour faire connaître nos littératures,

Aux institutions qui, de par le monde, font connaître la littérature enfantine de qualité, en particulier au CEDILJ, ma maison mère,

Et aux écrivains, aux illustrateurs, aux spécialistes et aux éditeurs latino-américains, pour leur engagement dans leur travail, leur joie partagée, leur accompagnement amical.

J'ai grandi dans un village de province, dans ce pays d'un continent qui partage, presque dans sa totalité, une même langue. Malgré sa présence massive, puisque c'est la voix de plus de 450 millions de personnes, sa littérature occupe une place assez périphérique dans la traduction vers d'autres langues. Ce castillan à moi, berceau du baroque et du conceptisme, n'est cependant pas une seule et unique langue mais un éventail de variantes en Espagne et en Amérique latine, des formes de parler et d'écriture métissées par les peuples originaires et par les apports d'Africains, d'Européens et d'Asiatiques qui – réduits en esclavage, soumis, acceptés ou bienvenus – ont imprégné nos façons de dire et de penser.

La phrase, chez nous, c'était : « ce pays généreux a accueilli ton père ». Je descends d'immigrés,

c'est-à-dire de pauvres et de déracinés. Depuis que je me souviens et sans doute avant même que je me souviens, j'ai entendu des histoires de personnes qui étaient arrivées depuis très longtemps en Amérique, des hommes et des femmes dont les modestes péripéties gagnaient en importance dans le récit. J'ai été élevée par une mère qui aimait raconter des histoires et par un père qui avait laissé sa famille en Italie et qui reconstruisait à l'infini le long voyage en Argentine, la rencontre avec ma mère... J'ai grandi dans la plaine argentine, au milieu de personnes à la fois mélancoliques et pragmatiques, dans une famille qui avait un grand appétit de savoir, une maison où il y a toujours eu des livres et où l'on racontait avec moult détails le passé de ceux qui avaient été là avant. C'est peut-être pourquoi je me passionne pour l'extraordinaire dans la vie de chacun de nous, l'extraordinaire de la vie elle-même.

Dans cette familiarité avec les récits et les livres, dans l'idée qu'il fallait savoir un peu de tout pour pouvoir habiter dans le monde, je me souviens du moment où j'ai découvert, dans la cuisine de la maison, que ces dessins appelés lettres pouvaient se rassembler et former des mots et que ces mots étaient les noms des choses. Il ne s'agissait pas de littérature, c'était la vie même qui – supposais-je – se présentait ainsi pour tous, dans toutes les maisons et dans toutes les familles. Des années plus tard j'ai compris que tous les enfants n'avaient pas accès aux livres et, alors, ma vie a pris une certaine direction : travailler pour la construction des lecteurs.

Donner du sens à l'expérience, c'est dans cette conscience que repose la beauté de la vie. Vivre conscients, c'est, dans le même temps, défendre notre particularité en tant qu'individu et en tant que peuple. La pression est très forte pour que les livres unifient leurs propos et leurs usages de la langue, pour qu'ils deviennent neutres, mais la



littérature cherche le particulier, la palpitation de la langue, son mouvement permanent, insaisissable. Plus d'une fois, des éditeurs d'autres pays ou d'autres langues m'ont dit que mon écriture était « trop argentine », mais je crois que c'est justement là, dans les mots de la société qui nous contient, que se trouve le défi d'un écrivain, son champ de bataille. En même temps, plus nous nous enfouissons dans le particulier, moins notre écriture est standard, et plus son exportation devient difficile. Dans mon cas, c'est encore plus complexe parce que j'ai écrit depuis les variantes du castillan argentin des diverses régions de mon pays, non pas pour balayer les façons de parler de mon territoire mais parce que le narrateur, à chaque fois, me le demandait. C'est que j'imagine un narrateur, j'essaie d'écouter comment il parle, et il m'ouvre la porte, me montre le chemin à suivre. Ainsi j'ai vécu l'acte d'écrire comme une défense de ce qui est le plus particulièrement mien, comme la tentative d'attraper un animal fait de mots, en cherchant à y trouver quelque chose à partager avec d'autres. Le chemin vers la chose particulière et la façon particulière de le dire, puisque l'aspiration majeure d'un écrivain est de construire avec la langue de tous une langue jamais entendue auparavant.

Dans quelle tradition doit s'insérer un écrivain, descendant d'Européens, qui a grandi dans un village d'un pays latino-américain, une femme dont la mère n'aurait jamais osé rêver que ses enfants aillent à l'Université, quelqu'un qui a accédé à des études supérieures parce que, dans son pays, existe l'éducation gratuite, l'université publique? À quelle source boivent les écrivains pour enfants dans nos pays? Universelle et locale, latino-américaine et européenne, centrale et périphérique, pour enfants et pour adultes, tout cela nous agite et nous interpelle, dans un réseau de tensions où la plus grande richesse réside dans la désobéissance,

l'inconfort et le questionnement, tous propices à la création. Donc le besoin de libérer la littérature pour enfants des attaches et des corsets, l'importance de la centrer sur le travail avec la langue, comme je l'ai écrit dans mon livre *Hacia una literatura sin adjetivos*. Aux débuts de la reconstruction démocratique dans mon pays, ma génération a commencé à introduire dans les salles de classe une nouvelle conviction : « la littérature pour enfants est aussi de la littérature ». Mais pour que cela soit vrai, nous devons éviter les surenchères, les stéréotypes et les effets rhétoriques qui encombrant tant de livres pour enfants, avec des écritures serviles déguisées sous de nouveaux habits.

J'écris pour comprendre, ou, peut-être, pour tenter d'être comprise. Chemin de connaissance pour moi et, peut-être aussi, pour celui qui me lit, des mots qui peuvent nous réveiller comme la princesse au bois dormant d'un de mes contes. Ce que j'écris est le fruit de mon époque, de ma société, de mon expérience, non par les péripéties que je raconte, mais surtout par l'usage de la langue, parce que dans la langue de tout écrivain se reflètent ses convictions et ses contradictions, son savoir et sa confusion. C'est dans les mots que le combat se livre, et elle est faite de mots cette fissure par laquelle on accède à une langue privée dans l'océan immense de la langue sociale. Une fissure qui puisse faire balbutier la langue officielle, sorte de contrepouvoir face à l'uniforme et à l'hégémonie.

J'ai cherché tout au long de ces années, qui sait quoi, dans divers genres, j'ai jeté des bouteilles à la mer pour des lecteurs divers, pensant toujours qu'il n'y a pas de frontière entre ce qui intéresse les enfants et les jeunes et ce qui peut intéresser un adulte. Il n'y a pas, pour moi, de différence entre l'écriture pour les uns ou pour les autres, en fait, je ne pense pas aux enfants quand j'écris.

Il s'agit plutôt du désir de regarder « depuis les yeux d'un autre » certaines images qui m'interpellent, qui résistent à l'oubli. Quand j'écris, j'affronte surtout mes préjugés, je me mets en question, et je souhaiterais que mon lecteur – qu'il soit enfant ou grand – se mette aussi en question, se voit amené à prendre position. L'écriture provient d'un regard intense et d'une écoute intense. Avec l'émotion comme boussole. Je dépends de cela, mais j'essaie de rester en alerte car, souvent, quelque chose me distrait ou m'embrume l'esprit, et je perds le Nord.

L'histoire de l'art est aussi l'histoire de la subjectivité humaine, le besoin de partager douleurs, joies ou étonnements avec d'autres individus contemporains ou futurs ; un essai pour ajouter quelques mots au grand récit du monde. Quant à moi, j'aimerais toucher le cœur de celui qui me lit, l'amener à sentir et à penser, parce que, contre l'endormissement de la conscience, la littérature nous propose une immersion profonde en nous-mêmes et dans la société dont nous faisons partie.

La littérature se construit avec un trésor social – la langue –, un trésor qui appartient à tous et se nourrit des récits que cette société génère. Il est bon de se souvenir de temps en temps qu'en tant qu'écrivain, nous nous approprions le patrimoine commun et que ce patrimoine nous amène, en retour, à tourner la tête vers les autres. Nous amène à regarder et écouter avec attention, avec persistance, avec imprudence, avec désobéissance, non pas pour donner des réponses mais pour générer des questions. Il y a quelque chose de sacré entre un écrivain, sa langue et sa société. Le lien entre les conditionnements d'une culture et les formes esthétiques qu'un individu élabore ouvre un chemin de retour sur des douleurs personnelles ou sociales qui, dans l'alchimie de la création, ont réussi à se transformer en profondeur, harmonie ou beauté, comme notre Andersen bien-aimé a su transformer la solitude, la misère et le mépris en « Petite sirène », « Marchande d'allumettes » ou « Vilain petit canard ».

Il s'agit ainsi du chemin d'une femme vers ce qui est propre à soi et à sa société. Ce qui est aussi l'inconnu de nous-mêmes, une voix nourrie et soutenue par la voix de plein d'autres. Ainsi, cherchant ma propre identité dans l'histoire d'un jeune garçon qui traverse l'océan, dans celle d'enfants « cartoneros » dans un bidonville, dans celle d'une fille qui désire ardemment vivre avec sa mère ou dans celle d'une jeune fille un peu perdue – des personnages endormis, intègres ou manquant d'amour –, je crois que je suis en train de chercher de manière mystérieuse l'identité de mon peuple. J'ai pris conscience de cela ces dernières années, mais le fait que ce chemin m'ait amenée depuis cette périphérie jusqu'à cette institution et ce congrès, pour recevoir ce prix majeur, dont je mesure à peine les conséquences, c'est quelque chose qui m'émeut et me surprend, quelque chose que je n'arrive pas encore à comprendre.

Merci beaucoup à tous.

Traduit de l'espagnol
par Viviana Quiñones

